Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 38

Artikel: Quoui vâo trâo a soveint onco mein que n'a
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-189429

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA MANSARDE

par Ch. Deslys.

IV

La marquise et le général, chacun à son observatoire, virent la porte s'ouvrir lentement, paraître une jeune fille au maintien chaste et modeste, à la physionomie gracieuse et douce. Elle était jolie. Rien qu'à la voir, on devinait que son âme était honnête et que son cœur était bon. Indubitablement, c'était Mlle Georgette.

M. Paul semblait en tout point digne d'elle. L'air ouvert, la figure avenante, un regard plein de loyauté, un sourire plein de tendresse, bien qu'un peu triste en ce moment. De l'intelligence sur le front, de la dignité dans l'allure. Un homme fier, un homme brave.

Cependant, il s'avançait la tête baissée, la pâleur sur les traits, comme la mort dans l'âme. Georgette partageait son chagrin. Tous deux, ils étaient entrés avec lenteur, en silence.

— Oh! oh! fit la marquise à voix basse, on était plus gai, de mon temps!

— Et du mien, donc! fit le général.

— Chut! ils vont parler.

Georgette s'était laissée tomber sur une chaise, Paul s'agenouillait devant elle. Elle lui mit une main sur l'épaule, et, tout attendrie, le regardant, elle lui dit avec une indicible expression de douleur:

— Mon pauvre Paul!

— Que voulez-vous, Georgette, poursuivit-il, il faut se résigner à prendre ma feuille de route. Décidément mon oncle Séverin refuse de me prêter les deux mille francs nécessaires pour m'acheter un remplaçant.

— C'est mal! poursuivit Georgette, c'est bien mal!... Il me les avait promis... Il devait nous les apporter ce soir... ou du moins les envoyer, s'il ne pouvait venir lui-même. Personne encore!... rien!... c'est fini!...

Il y eut un silence. Puis, le jeune homme redressant la tête:

— Mon père était soldat. Ce n'est pas qu'il me répugne de servir à mon tour. Mais vous laisser seule, Georgette... Ah! je vous aime tant!

— Courage, ami! répondit-elle. Comptez sur moi... je vous attendrai!

— Je sais... je sais, Georgette, que vous êtes une brave et digne fille... je crois que vous m'aimez, mais c'est égal, voyez-vous, ce n'est plus la même chose!... Ah! si j'allais mourir là-bas!

Il y avait des sanglots dans sa voix. Elle mit un chaste baiser sur son front, elle lui répondit avec une simplicité touchante:

— J'en mourrais, Paul!... Mais qui sait?.. Au dernier moment, votre oncle aura peut-être un remords de conscience. Il lui viendra du ciel une bonne pensée. Tenez... faites comme moi... venez...

Elle lui avait pris la main, elle le relevait, elle le conduisit devant la statuette de la Vierge, et, là, tandis qu'ils s'agenouillaient tous deux:

— Sainte mère de Dieu! dit-elle, vous qui lisez dans les cœurs, regardez dans les nôtres comme nous nous aimons... Tâchez qu'il ne parte pas!... Les miracles vous coûtent si peu... Faites pour nous un miracle!...

Durant un instant encore, ils prièrent, non plus de la voix, mais du regard, de l'âme. Puis le jeune homme se releva, sinon consolé, du moins plus résolu.

— Je veux revoir mon oncle une dernière fois, dit-il. Adieu, Georgette!... adieu...

Ce mot effraya la jeune fille. Elle lui jeta ses deux bras au cou, elle le retint, elle lui dit:

— Adieu!... dis-tu?... Jure-moi que ce n'est pas un dernier adieu, que je te reverrai encore...

— Je te le promets... je te le jure... au revoir, Georgette... à demain... je t'aime!...

Elle le reconduisit sur le palier. A plusieurs reprises encore, elle lui répéta, sans doute penchée au-dessus de la rampe et tandis qu'il descendait, car on n'entendait plus que faiblement sa voix:

— Au revoir! n'est-ce pas, Paul?... au revoir!...

Cependant, la marquise avait tiré d'une petite bourse, ayant façon d'aumônière, deux billets de mille francs. Puis, au général, à voix basse:

— Un crayon, s'il vous plaît... une feuille de votre calepin?

Elle prit d'abord le feuillet. Avec une épingle, elle le fixa au coin des banknotes. Le général la regardait faire. Voyant qu'elle cherchait un appui pour écrire, il offrit tout à la fois le crayon et son chapeau.

La marquise écrivit ces mots:

« De la part de l'oncle Séverin. »

Après quoi, rouvrant sans bruit la porte, elle alla déposer le tout, bien en vue, sur la table à ouvrage.

(La fin au prochain numéro).

Quoui vâo trâo a soveint onco mein que n'a.

Dou lulus, espéces dè « vive-la-joie », sè reincontront on dzo pè Berna, iô se mettont einseimblio po s'àidi à ne rein férè. Et portant c'étâi dou gaillâ éduquâ qu'ariont pu étrè dài dzeins dè sorta se n'aviont z'u lé coûtès ein long et se n'aviont pas étâ dâi rossès. Mâ que volliâi-vo! dè tot teimps y'ein a adé z'u qu'ont trovâ la terra trâo bassa, lè z'uti trâo pésants, et l'ovradzo trâo peinâblio!

On dzo que clliâo dou z'estaffiers bévessont on verro dé mame dein onna crouïe gargotta dè la vela fédérala, sè desiront: Tot parâi y'a grandteimps que n'ein pas z'u on repé on pou ravigoteint; no foudrâi bin onna pîce dè 20 francs po no z'appedansi on bocon. Adon coumeint l'étiont prâo mâlins et que mémameint ion dè clliâo coo étâi lo valet de n'hommo qu'avâi z'âo z'u étâ hiaut pliaci pè Lozena, l'autro lâi fâ: Se t'allâvi tsi monsu F..., lo conseiller fédérau! du que l'a cognu ton pére, et que l'étiont bons z'amis, vu bin frémâ, se te lâi dis quoui t'és, que tè vâo pas refusâ oquiè!

— T'as mafion réson, se lâi repond son camerâdo, mè vé essiyî.

Lo gaillâ, qu'étâi prâo dépenailli et qu'avâi prâo la frimousse d'on brama-fan, lâi tracè don, et quand l'a tenailli la senaille et que la serveinta est vegnà vairè cein qu'on volliâvè, lo lulu a démandâ à vairé lo conseiller fédérau. On lo fâ eintrâ et quand l'est dein lo pâilo, ye dit à monsu F... quoui l'irè et lâi démandè se l'arâi la bontâ dè lâi prétâ 20 francs po on part dè dzo, que son pére lè lâi reimborsérâi.

Lo conseiller fédérau, qu'avâi bon tieu, et que savâi que lo pére dâo lulu avâi prâo mau à veri et tornâ, lâi baillè lo dzaunet ein lâi deseint: Lo tè baillo, et n'ia pas fauta dè derè à ton pére de lo mè reimborsâ.

Lo gaillâ remachà millè iadzo et eut coâite d'allâ retrovâ son compagnon po rupâ clliâo 20 francs. Cein fut vito fé.

Quand tot fut riclliâ, lè dou cocardiers qu'aviont prâi goût à férè bouna noce, bisquàvont d'étrè dza âo bet.

— Se te retornâvè tsi lo conseiller fédérau! tè

baillérâi petétrè onco oquiè! fe lo gaillâ qu'avâi dza z'u l'idée lo premi iadzo.

— Oh bin vâi! repond l'autro, mâ se mè démandè cein que y'é fé dè se n'ardzeint, que vâo tou que lâi diésso; se lâi dio que l'é dza tot rupâ, ne mè vâo rein rebailli.

— Eh bin, sâ-tou quiet! fâ lo lulu: Tè faut tsandzi d'haillons avoué mè; lè meins sont tot nâovo, tandi que lè tins sont tot pertousi et retacounâ, et coumeint lo consiller a vu que t'étâi mau vetu, te lâi deré que t'as atsetâ avoué lè 20 francs lè mins, que te mettré, et tè vâo prâo onco bailli oquiè. Te lâi deré que t'as fan.

— T'as quie onna boune idée, se dit l'autro, eh bin, hardi!

Lè dou chenapans tsandzont d'haillons; mâ quand cé que dévessâi retornâ tsi lo conseiller fédérau a z'u met lè ballès nippès dè l'autro, diabe lo pas que retornâ tsi monsu F..., ye traça lavi contrè Lozena ein laisseint ein plian son compagnon mau vetu, que l'ateind adé.

On n'est jamé trahi què pè sè z'amis!

Il y a des gens dont l'imagination trotte sans cesse et qui se créent inutilement des soucis et des inquiétudes. Un de nos abonnés, poursuivi par des idées sombres, nous écrit une longue lettre sur les conséquences épouvantables qu'aurait une catastrophe, lors de la promenade sur le lac des délégués et invités à la fête d'inauguration du palais de justice fédéral. Nous n'en citons que ce passage:

« Qu'on se représente un instant, dit-il, nos autorités fédérales, les délégués des gouvernements et des tribunaux cantonaux, le Conseil d'Etat, la députation de Lausanne, le Conseil communal, la Municipalité et autres magistrats, — sans compter les cinquante huissiers qui les accompagnent, — tout, enfin, ce qui dirige et protège la patrie... disparaissant.... Non! nous n'osons pas y songer!....

» C'est là que les passions politiques, les ambitions de toute espèce, les anarchistes, les partageux et démagogues se donneraient beau jeu!..... Pauvre Suisse, pauvre bonne ville de Lausanne!

. . . . . .

» O chauffeur! O capitaine du bateau! O pilote! Pesez bien l'immensité de votre tâche et que le ciel vous garde des ouragans! »

Futailles. — Lorsque les futailles contractent un goût de moisi, qui peut être préjudiciable au liquide qu'on y mettrait, on peut le faire disparaître en les rinçant avec un mélange d'acide sulfurique et d'eau dans les proportions de 500 grammes d'acide pour 15 litres d'eau. Il faut avoir soin, lorsqu'on prépare ce mélange, de verser l'acide dans l'eau très lentement et en remuant. Si, au contraire, on versait brusquement l'eau sur l'acide sulfurique, il se produirait une effervescence qui offrirait quelque danger. Le mélange doit être versé dans le fût et y séjourner de 4 à 6 heures. De temps en temps, on roule le tonneau, afin que toutes les parties s'en trouvent baignées. On vide ensuite et on rince à plusieurs eaux, puis on laisse le tonneau ouvert, afin de faire évaporer le goût de l'acide.

Réponses et questions.

Plusieurs solutions peuvent être données au passe-temps de samedi dernier; il nous suffit d'en citer une sur les 5 que nous avons reçues et qui toutes sont justes.

P
F E Z
M A R N E
N E W P O R T
O V I D I O P O L
A V I G N O N
N A N C Y
V A R
N

Les réponses justes sont de MM. Pavillon, Vidoudez, Coinsins; Vuille-Perret, Chaux-de-fonds; E.-A. Jaccard, St-Croix; Crottaz, Daillens; Mlle M. Augsbourg, Lausanne. La prime ést échue à cette dernière.

Enigme.

Si le nouveau-né sait se pénétrer
De bons sentiments dès sa tendre enfance,
Pour être logique, où doit-il entrer
Au bout de deux jours après sa naissance?

PRIME: *La vieille milice.*

Boutades.

Un bon pochard regagne son domicile en décrivant d'énormes festons d'un côté de la rue à l'autre. Un choc contre l'angle d'une maison envoie rouler sa casquette à terre. Le pochard s'arrête très perplexe devant son couvre-chef, à qui il pose ce dilemme d'une voix pâteuse:

— Si je te ramasse, je tombe. Si je tombe, me ramasseras-tu? Non! Eh ben, alors, je te laisse.

Et il continue sa route avec conviction.

Grandes manœuvres:

— Surtout, dit le sergent aux hommes de son escouade, défense de boire de l'eau « astagnante. »

— Pardon, fait un soldat, qu'est-ce donc que de l'eau « astagnante »?

— Comment! vous, un homme éduqué, vous ne savez pas ça? Mais, parbleu! c'est de l'eau « accroupie »!

Un jeune couple se présente pour louer un appartement. Le concierge lui montre les pièces; les visiteurs paraissent enchantés. Tout à coup le concierge s'approche d'eux et, discrètement:

— Monsieur et madame ne sont pas mariés pour de bon?

— Mais si, mais si!

— Ah! alors, j'ai le regret de dire à monsieur qu'il n'y a rien de fait: le propriétaire n'aime pas qu'on fasse des scènes dans la maison.

L. MONNET.

LAUSANNE. — IMP. GUILLOUD-HOWARD & Cie.